



Ænam Cara

Pour le Pèlerin

C'était au temps lointain où l'on ne connaissait encore ni le troisième, ni le deuxième, ni même le premier âge ; un temps léger, uni, fluide comme une crème fraîche, qui s'écoulait à gros plis onctueux, se fondant sans grumeaux dans la bonne pâte des jours ; un temps que l'on ne pesait pas, que l'on ne pressait pas, que l'on ne battait pas au fouet pour le monter en chantilly insipide comme celui de maintenant ; un temps que l'on passait pas du lever au coucher entre le hachoir et la moulinette ; un temps bien entier, bien épais, bien charnu, non dégraissé, non allégé en rien, - bref, un temps généreux dont le moëlleux, si vous l'aviez connu, vous mettrait l'eau à la bouche et la bave à la montre rien que d'y repenser...

En ce temps épatant, exubérant, élastico-époustoufflant, en ce temps d'avant le temps qu'était le temps d'avant, donc... vivaient, côte-à-côte, une petite fille, Cara, et son vieux voisin, Anam.

Ils habitaient deux maisons serrées l'une contre l'autre, jointes par un côté, ouvertes sur les trois autres ; chacune d'elles était entourée par un jardinet fleuri, follet mais bien entretenu.

Anam et Cara avaient, pour ainsi dire, grandi ensemble, mais à deux générations d'intervalle (ce qui, à l'époque, ne voulait rien dire, puisqu'il n'y avait pas de temps, ni de génération, ni d'époque non plus, me ferez-vous remarquer, et vous aurez raison. Mais c'est façon de parler, pour rendre

compréhensible, aujourd'hui, ce qui n'existait alors qu'en ce non-temps-là).

Bien que tout les sépare, ou presque (le quotidien, l'apparence, l'histoire, le sexe, l'âge, l'éducation, les goûts... et bien d'autres choses encore), les deux amis étaient inséparables.

On ne voyait jamais Anam aller chercher son pain sans Cara, ni Cara partir en promenade sans passer prendre Anam. Si, par un rare hasard, cela se produisait, on pouvait être sûr qu'ils étaient unis au moins en pensée, - comme lorsque Cara, à son retour de l'école, trouvait sur la table des fleurs ou des fruits cueillis en son absence par Anam, ou lorsqu'Anam, de retour de voyage, trouvait sa boîte aux lettres gorgée

de dessins, de photos, de chocolats et d'autres minuscules offrandes que les mains de Cara lui avaient laissées là en signe d'amitié.

Anam et Cara, Cara et Anam, jouaient ensemble, cuisinaient ensemble, jardinaient ensemble, écoutaient et faisaient de la musique ensemble, discutaient ensemble, de tout et à toute heure, restaient à ne rien faire ensemble, en silence et ravis, parfois pendant des heures...

Aussi surprenant que cela puisse paraître, jamais ils ne s'ennuyaient, même lorsqu'ils n'échangeaient pas un seul mot. Ils trouvaient même un bonheur tout particulier à se taire et à respirer ensemble, à goûter simplement le plaisir d'être l'un près de l'autre sans ressentir le besoin de rien se dire.

Les gens du voisinage, à commencer par leurs familles, ne comprenaient rien à cette amitié qui durait (semblait-il) depuis toujours, - si évidente, si profonde, que même les orages d'occasionnelles disputes ne parvenaient pas à l'assombrir ou à la lézarder.

Anam et Cara, d'ailleurs, se souciaient peu de ce que les gens pensaient d'eux. Ils vivaient leur histoire au jour le jour, main dans la main, sans même se douter que quelqu'un puisse trouver leur amitié assez extraordinaire pour s'interroger sur sa nature ou se questionner sur son contenu.



Mais un jour vint s'installer, dans la maison située à gauche de celle d'Anam, un nouveau voisin, arrivé d'un pays étranger, inconnu et lointain : M. NORPSIOC ...